

Ma première expérience sahélienne

Saharien au Nord, sahélien au Sud, le Niger, grand comme deux fois la France, est situé dans une des régions les plus arides et les plus chaudes du globe. De mars à juin, c'est la saison de l'harmattan, des canicules où la température peut atteindre jusqu'à cinquante-et-un degrés à l'ombre ! Les conditions de travail sont difficilement supportables. Mais peu importe ! Je n'ai que vingt-quatre ans et une telle soif d'aventures...

Durant les quatorze mois de mon service militaire qui se déroule dans le cadre de la Coopération, j'ai la chance, au sein du Génie rural, d'être nommé responsable de tous les barrages et retenues d'eau en terre du pays. Cette activité me permet de traverser de long en large, de novembre 1969 à janvier 1971, ce magnifique pays steppe de l'Afrique de l'Ouest occidentale.

Au cours de ma première inspection, je découvre les zones désertiques de reg où vivent peu de populations sédentaires, mais où de nombreux nomades se déplacent en caravane. Ils font le commerce du sel et des étoffes à travers le Sahel.

Je suis accompagné de mon fidèle chauffeur Bouzougou dont les compétences dépassent largement ce rôle. Il est à la fois mécanicien, interprète, cuisinier, aide infirmier, et surtout un excellent débrouillard. Nous nous déplaçons à bord d'une vieille Land Rover au châssis court. Ce n'est vraiment pas le véhicule

idéal pour rouler sur la tôle ondulée que constituent les pistes en latérite. Le 4x4 a tendance à chasser de l'arrière. Nous avançons à quatre-vingts kilomètres par heure pour limiter le fracas de la carrosserie. Nous restons vigilants, nous ne devons pas dépasser cette vitesse ! Les nids de poule (ou plutôt les trous d'éléphant) sont légion. Ils nous entraîneraient rapidement dans le décor. Nous sommes très attentifs à nos mouvements. Les accidents et les tonneaux qui s'en suivent demeurent nombreux...

Nous partons de Niamey à cinq heures du matin, pour profiter de la fraîcheur matinale. Le thermomètre affiche pourtant déjà trente-deux degrés ! Nous sommes équipés comme à l'accoutumée pour un départ en brousse d'une semaine. Peut-on parler de bagages dans de telles conditions ? Nous sommes bien loin d'un voyage d'agrément au demeurant. Notre paquetage comprend :

- six jerricans de gasoil, deux jerricans d'eau et deux roues de secours sur la galerie ;
- deux autres roues de secours à l'intérieur du véhicule, une cinquième est fixée à l'extérieur de la porte arrière ;
 - l'outre d'eau, accrochée à la carrosserie ;
 - tout le nécessaire pour réparer les chambres à air ;
 - la caisse à outils ;
 - les plaques de désensablage ;
 - le câble pour le remorquage ;
 - la glacière réservée aux boissons ;
 - les glacières destinées aux vivres ;
 - les thermos d'eau et de café ;
 - la trousse à pharmacie ;

- les lits de camp Pico, avec moustiquaires et serpentins anti-moustiques ;
- les couvertures ;
- les sacs de vêtements ;
- le chapeau de brousse, les lunettes de soleil et les crèmes de protection ;
- le fusil du chauffeur ;
- la matraque télescopique du patron...

On nous prendrait presque pour des aventuriers partis à l'assaut d'une terre inconnue. Une véritable expédition se prépare.

Au cours de cette première journée, nous traversons seulement deux zones habitées, Dosso et Birni Nkoni. Nous faisons escale le soir venu à Maradi, petite oasis située à trente kilomètres au Nord de la frontière avec le Nigéria et à déjà six-cents kilomètres de Niamey. Nous nous dirigeons aussitôt vers le seul hôtel de la ville. Je dois réserver ma chambre. La ligne téléphonique s'arrêtant à Dosso, à cent kilomètres de la capitale, il ne m'était pas possible de la retenir à l'avance.

La chaleur de la chambre est si étouffante que je me précipite sans attendre sur l'interrupteur du vieux climatiseur, installé à travers l'ouverture de la fenêtre. Comme d'habitude, il refuse de se mettre en marche. Il ne me reste qu'une solution : celle du brasseur d'air. Lui non plus ne tourne pas rond. De plus, il fait un tel bruit de crécelle qu'il faut vraiment être épuisé pour s'endormir.

J'ai surtout hâte de savoir si je vais pouvoir prendre une douche. Je constate avec soulagement que je suis dans le créneau horaire du fonctionnement de la pompe. Certes, il ne coule qu'un filet d'eau, épais, de couleur saumâtre, mais je m'en contenterai. De toute évidence, l'eau provient d'un puits ou d'un marigot. Je peux tout de même me doucher. Après une journée

de route à travers le désert, inutile de dire combien j'apprécie ce confort, somme toute très sommaire !